

Le Petit Monde bourguignon de don Camillo

(NdR= abbiamo **evidenziato** i dati inesatti)

Journaliste italien âgé de 38 ans, Giovannino Guareschi publie le 23 décembre 1946 une courte nouvelle sur l'hebdomadaire milanais « Candido » : un maire communiste, baptisé si l'on peut dire Peppone, vient à confesse auprès de don Camillo **Tarocci**, curé de son village dans la plaine du Pô. Déjà apparaît le dialogue intime de don Camillo avec Jésus, le Christ en bois de son église. Le prêtre a-t-il reçu des coups de bâton provenant du maire ? Sans doute, mais Jésus lui recommande le pardon des offenses. Don Camillo se vengera à sa façon. Le début d'une sorte de « Roman de Renart » contemporain. Des personnages comme Guignol et le Gendarme, Tom et Jerry...

La nouvelle obtient un vif succès. Le public réclame une suite. L'auteur s'exécute. Giovannino Oliviero Guareschi est né le 1^{er} mai 1908 à Fontanelle di Roccabianca près de Parme où il effectue quelques études poursuivies modérément dans cette ville. Un peu de bohème, il est tour à tour portier d'une raffinerie, surveillant de parc à bicyclettes, professeur de mandoline, correcteur dans un journal où il commence à publier des histoires d'intérêt local sur le « Corriere Emiliano ». En 1936, « il grand salto » : il s'installe à Milan, devient journaliste, surtout dessinateur et rédacteur pour le magazine humoristique « Bertoldo » (tirage de 5 à 600 000 exemplaires) dont il va devenir le rédacteur en chef. Mobilisé dans l'armée italienne lors de la déclaration de guerre, connu pour ses idées antifascistes, il est arrêté par les Allemands lors de la partition du pays, refusant de servir la « République sociale » de Salò, emprisonné en Italie, en Pologne (Czestochowa et Beniaminowo) et en Allemagne (Wietendorf et Sandbostel). Statut complexe car les militaires italiens refusant de servir l'Allemagne ne sont pas considérés alors comme des prisonniers de guerre, tout en étant internés.

Il revient à Milan en 1945, fondant un nouvel hebdo, « Candido », dont il sera le rédacteur en chef. Satirique encore et monarchiste (la question se pose encore), catholique et anti-communiste, en fin de compte un peu anarchisant. Il s'attaquera plus tard au Gouvernement démocrate chrétien et la publication de lettres attribuées à Alcide De Gasperi (contestées par leur prétendu auteur) concernant le **bombardement de Rome** pour hâter la libération du pays, lui vaut un procès retentissant et une condamnation à une peine de prison qu'il accomplira à Parme durant 409 jours, refusant de solliciter toute grâce. Il aura d'autres difficultés, **notamment un séjour en Suisse pour raisons fiscales...**

Si Guareschi n'est pas un écrivain de tout premier plan, il possède un réel talent, une imagination vagabonde, un style vivant et coloré. Il publie **huit livres** avant « Mondo Piccolo : Don Camillo ». Il sait alors créer des personnages symboliques, parfaitement adaptés à l'Italie du Nord au début de l'après-guerre. Rome est tombée aux mains des Alliés en juin 1944. Libéré sans grand renfort populaire, le Sud n'évolue guère. En revanche, le Nord mûrit dans la Résistance un projet politique, celui d'une société plus avancée et en mouvement. Deux forces se partagent l'essentiel de l'électorat, principalement au Nord. Les catholiques et la Démocratie chrétienne (Alcide De Gasperi) d'un côté, les communistes (Palmiro Togliatti) de l'autre. Fondé à Livourne en 1921, le Parti communiste italien sera le plus puissant parti communiste hors système soviétique. L'heure de Gramsci, quand la gauche socialiste prend son indépendance. Léniniste, stalinien, pourchassé par le fascisme, le P.C.I. va s'imposer à la Libération comme parti de masse (jusqu'à 400.000 membres). Dès 1944 surtout, le « compromis historique » associe De Gasperi et Togliatti à la fondation de la République

(accord sur la Constitution) et à la gestion du pouvoir jusqu'en 1947 lorsque De Gasperi (près de 50 % des voix) pourra en 1948 se débarrasser des communistes (31 % obtenus alors par un front PCI-socialiste). Guareschi contribue à cette victoire de la D.C. On lui doit des slogans à succès comme : « Dans le secret de l'isolement, Dieu te voit mais pas Staline ! »

L'histoire de don Camillo se comprend ainsi. Œuvre d'un auteur marqué politiquement à droite. En Italie du Nord, évoluée au regard du Mezzogiorno. En période brève d'alliance entre Démocratie chrétienne et Parti communiste italien, puis de rupture souhaitée par le polémiste, époque particulièrement typée et originale en Europe. Togliatti prendra très mal le portrait de Peppone « aux triples narines », qualifiant Guareschi qu'il combat - de « triple idiot ». Succès immédiat, notoriété, Togliatti assure sa publicité ! Guareschi raconte et dessine ses personnages, lui-même se représentant (« Me l'hanno raccontata così ») sous un visage bien proche de celui de Petit Père des Peuples.

Avec ses moustaches et peut-être ses triples narines, Guareschi ressemble en effet trait pour trait à Staline et à son Peppone. Il devient peu à peu un écrivain engagé, un jour agriculteur, un autre restaurateur, tout en exploitant son filon, de roman en roman : « Mondo Piccolo : Don Camillo » (1948), « Don Camillo ritorna » (1952), « Don Camillo e il suo gregge » (1953), « Il Compagno Don Camillo » ensuite (le Camarade Don Camillo à Moscou !). « Don Camillo e i giovani d'oggi » paru en 1969 après sa mort survenue à Cervia près de Ravenne le 10 juillet 1968. Volumes également posthumes, exploités par son éditeur et ses enfants : « L'Anno di don Camillo » (1986), « Ciao don Camillo » (1996), « Don Camillo et don Chichi » (1996). Son œuvre comporte de nombreux autres titres, mais cette série-culte parue de son vivant puis post mortem (en des conditions incertaines) prend le pas sur toute sa production. Le premier opus qui réunit des dizaines de très courts récits déjà publiés dans la presse, assemblés en une chronique romanesque, d'une lecture aisée par tout public, sera vendu à 150.000 exemplaires en quelques mois et deviendra bientôt un succès international considérable. Une simple et modeste nouvelle dans un hebdo milanais, la découverte d'une veine, son exploitation : Guareschi est lancé. Parution française assez tardive du roman en 1951-1952 aux Editions du Seuil (il y a déjà publié « L'Extravagante Mademoiselle Troll », sans succès). Ce nouvel éditeur parisien, Le Seuil, vendra plus de 1,5 million d'exemplaires du premier « Don Camillo » et pourra grâce à ce best-seller prendre son envol. Plus de 20 millions d'exemplaires sur la Terre, 40 traductions et même en langue inuit.

La préface autobiographique de Guareschi situe un peu « Mondo Piccolo », mais reste muette sur ses sources d'inspiration. Il dira toujours que sa seule source est le Pô. Rien sur l'Eglise. Une flèche à Togliatti. Quelques mots pleins d'humour. Il précise qu'il ne veut offenser personne et qu'on peut tout aussi bien lui fracasser le crâne d'un candélabre d'église, ou d'une faucille et d'un marteau. Si Guareschi sait être un polémiste redoutable, le ton qu'il choisit ici passe bien et auprès de tous. C'est drôle, gentil, bien enlevé, sachant qu'à coup sûr cet écrivain se situe franchement dans le camp de don Camillo.

L'adaptation au cinéma de «Mondo Piccolo», le premier tome, est bientôt imaginée. Né en Sicile, le réalisateur américain Frank Capra, célèbre durant les années 1930 à Hollywood où il obtient plusieurs Oscars (« L'Extravagant Mr. Deeds », « Mr Smith au Sénat »), cherche à acquérir les droits d'adaptation pour sa jeune Compagnie Liberty Films. Il n'y réussit pas et ces droits sont en définitive acquis par une coproduction Paris-Rome. Le cinéaste Julien Duvivier (1896-1967) donne son accord. Depuis « Poil de Carotte » en 1932, il a multiplié les

œuvres majeures (« La Bandera » et « Pépé le Moko » en particulier, sur une certaine unité d'inspiration). Il a reçu au Festival de Venise 1937 la Coupe Mussolini pour « Carnet de Bal », sans la refuser. Nominé encore en 1939 pour cette même Coupe Mussolini avec « La Fin du Jour », il ne s'y oppose pas. L'Italie n'émet cependant aucune objection sur le choix du metteur en scène au lendemain de la guerre. Duvivier s'est établi aux Etats-Unis pendant ces temps douloureux, faisant jouer Rita Hayworth, Henry Fonda, Charles Boyer. Il n'a pas mis son talent au service du cinéma allemand en France. De retour en 1945, bien accueilli, il signe aussitôt « Sous le Ciel de Paris ».

« Mondo Piccolo » est une série d'historiettes mises bout à bout. Ouvrage plein de vie et de verve, bourré d'anecdotes, mais cela fera-t-il un film ? Avec l'accord de l'auteur, le jeune écrivain français René Barjavel est sollicité pour le scénario. Personnage complexe (1911-1985), engagé dans la Collaboration (« Gringoire », « Je suis partout »), il réussit assez vite à se débarrasser de cette image gênante pour introduire en France la science-fiction (« Ravage ») parmi des romans intemporels. Discrètement, il devient un excellent scénariste au cinéma : « Les Misérables » de Jean-Paul Le Chanois, « Le Mouton à Cinq Pattes », « Les Chiffonniers d'Emmaüs » et même une importante contribution méconnue au « Guépard » de Visconti avec le scénariste Suso Cecchi d'Amico. Il écrira les premiers films de la série « Don Camillo », Guareschi demeurant dans son rôle nourricier, très présent sur les premiers tournages. Quand on relit « Mondo Piccolo », on trouve pour l'essentiel le récit du film, mais dans le livre don Camillo prend le dessus sur Peppone (les deux premières nouvelles : Peppone agenouillé au confessionnal et le baptême du petit Lénine - dans les deux cas le curé l'emporte). De plus, le Christ discute constamment avec don Camillo, sur un mode bon enfant. Le Christ sourit, il tourne la tête, il est vraiment le troisième personnage du roman. Le film maintient cette relation divine, mais l'atténue sensiblement. Il rétablit un peu l'équilibre entre les deux héros afin de créer une atmosphère de compromis raisonnable. René Barjavel conçoit cette évolution avec Julien Duvivier, tous deux désireux de gagner le public dans les deux camps.

Quelle distribution ? Casting dit-on maintenant. Guareschi souhaite incarner son Peppone auquel il ressemble physiquement, en effet. **Il revendique ce rôle**, mais la coproduction refuse pour des raisons évidentes (il n'a jamais été comédien et il serait sans doute encombrant). Elle se tourne vers Jacques Eyser, de la Comédie-Française. L'Italie traîne les pieds. On pense alors à Jacques Morel. Il joue au cinéma depuis 1944. Il sera éternellement un petit rôle en d'innombrables films et téléfilms, dont « Topaze », « Nous sommes tous des assassins », trente autres. La voix d'Obélix dans les premiers films de la série. Mais Jacques Morel (décédé début 2008) doit jouer à Paris une pièce de Sacha Guitry dont il est l'acteur habituel. Il n'est donc pas libre. Pierre Brasseur est contacté. Son rôle dans « Le Bel Antonio » de Mauro Bolognini montrera qu'il eût été sans doute à la hauteur du personnage. Tout cela paraît trop français pour une coproduction destinée aux deux pays... A la demande de l'Italie, on choisit Gino Cervi. Originaire de Bologne, Gino Cervi (1903-1974) est un comédien aux ressources multiples : théâtre (« Les Parents terribles » de Cocteau en 1945, Shakespeare), cinéma. Il a la tête de Staline et celle de Guareschi, s'il l'arrange un peu. Il incarnera plus tard le Commissaire Maigret pendant six ans à la TV italienne. Gino Cervi est en définitive retenu pour le rôle. Il faut un Italien, un comédien en place, réputé pour ses rôles tragiques il est vrai : tant pis. Il abordera la comédie avec ce film. Brasseur en aurait sûrement trop fait : faconde, gestes, voix élevée. Cervi entre mieux dans ce personnage de maire communiste italien et rural, avec sa conviction et sa bonhomie, rugueux sans éclat, parfait partenaire avec « la bouille de l'emploi ». Bourvil et Louis de Funès ont incarné au cinéma de célèbres duos, à égalité de génie et de numéros d'acteur. Cervi réussit à tenir bon face à Fernandel, grâce à son métier – il en fallait ! – ainsi qu'au scénario du film qui lui est plus favorable. L'antique

comédienne française Sylvie, qui a débuté à l'écran en 1912 et sera « La Vieille Dame indigne » de René Allio joue Mme Cristina de façon convaincante. Une coproduction franco-italienne n'est donc pas toujours une bouillabaisse inconsistante, d'autant qu'un « père noble » du théâtre français, Jean Debucourt, offre sa voix française au Christ de l'église de Brescello.

Don Camillo ? L'idée peut paraître étonnante en plaine du Pô, mais avec bonheur on pense aussitôt à Fernandel, il est vrai d'ascendance italienne. Il ne se montre cependant pas très chaud. Il vient de jouer un moine dans « L'Auberge Rouge » quelque peu sartrienne de Claude Autant-Lara (1951) et n'a guère envie de porter à nouveau la soutane. Il demande seulement... un cachet fabuleux dans l'espoir d'échapper à ce rôle. Le producteur y consentant, il doit s'y résoudre. Au fond, le scénario lui plaît : c'est du Pagnol. Les premières prises de vues ont lieu à Brescello à une cinquantaine de kilomètres de Parme, pays de Guareschi (tout près de Reggio nell'Emilia, ville jumelle de Dijon) ainsi qu'aux studios romains de Cinecittà (il en sera de même pour la suite). Guareschi aurait préféré ses villages, Roccabianca, Fontanelle... Duvivier les juge trop petits. Il a besoin d'un cadre plus large pour les manifestations populaires. Il cherche surtout une église face à la mairie sur une place assez vaste. Guareschi l'admet et s'incline : Brescello présente aux yeux de Duvivier toutes les qualités requises.

Si Fernandel n'avait pas joué ce rôle, quel en eût été le destin ? Sans doute très différent. Quel comédien français ou italien pouvait alors porter l'affaire sur ses épaules ?

Quelques problèmes se posent néanmoins. Guareschi discute le choix de Fernandel. Son don Camillo interprété par un comique ? Il ne le voit pas ainsi. Il juge d'ailleurs Fernandel trop petit pour le rôle. Il devrait être plus grand et chausser du 46, pas du 42... On s'en accommodera en lui faisant porter des bottines de taille 46. Les difficultés proviennent surtout des habitants du village, pour la plupart électeurs communistes portant un culte à Togliatti. Peppone est ici, vraiment, chez lui. Considérant qu'on les ridiculise quelque peu au profit d'un curé et de sa calotte, ils n'adhèrent guère au projet du film. Guareschi doit s'employer à les convaincre. Non sans peine, il y parvient. Enfant du pays, **mis en prison pendant la guerre**, déporté, il bénéficie d'une image favorable. Il est cependant anti-communiste, et le deviendra de plus en plus, modérément républicain après avoir soutenu un réveil monarchiste. Quant aux habitants de Brescello, ils comprennent bientôt qu'ils accueillent la poule aux œufs d'or : les nombreux figurants reçoivent chaque jour l'équivalent d'un mois de salaire ouvrier à l'époque ! L'atmosphère du tournage est sympathique et les touristes vont affluer dans ce gentil village sans attrait particulier. La figure de Fernandel apparaîtra partout (étiquettes de vin, enseignes de restaurants, cartes postales, etc.). Brescello tirera un profit considérable de cette promotion inespérée. Statues en bronze aujourd'hui de don Camillo à l'entrée de l'église, de Peppone à l'entrée de la mairie ; musée Peppone et don Camillo (l'ordre des noms n'est pas innocent) ; circuit guidé des sites de tournage et des maisons des deux protagonistes... Peu de villages bénéficient autant d'un film, puis de plusieurs autres sur le même thème générique.

Tout se passe en définitive fort bien, mais les premières projections privées laissent aux promoteurs du film un sentiment indécis. Cette histoire plaira-t-elle en France ? Peut-on faire du Pagnol en Italie, sans Pagnol ? En Italie, les catholiques et les communistes ne voient guère d'un bon œil ce mélange des genres. Attaqué des deux bords et en pleine guerre froide naissante, le film obtient cependant un succès fulgurant en salles : bientôt 2,3 millions

d'entrées en Italie ; 6,6 millions en tout à cette époque ; 12 millions de spectateurs de nos jours en France, sans compter les DVD : un des leaders français du box-office historique.

On parle aussitôt d'une suite, d'autant que Guareschi aligne les volumes. Duvivier hésite. Il se voit embarqué dans une série sans fin et le craint. Avec Barjavel, il prévoit pour le n° 2 la mort de don Camillo lors d'inondations du fleuve, rejoignant Peppone à la droite de saint Pierre au Paradis. Furieux, Guareschi refuse tout net. Il entend « gérer » lui-même ses personnages et craint il est vrai pour son gagne-pain. La production y consent. L'affaire reste sous contrôle français avec le trio Duvivier-Barjavel-Fernandel : c'est « Le Retour de Don Camillo » (1953). Sans allusion semble-t-il à ce rôle, Fernandel est alors reçu au Vatican par Pie XII, lors de l'audience privée de quinze minutes qui lui est accordée.

Le succès se confirme.

Les opus suivants sont signés Carmine Gallone (« La Grande Bagarre »), René Barjavel intervenant seulement pour les dialogues français, laissant la main à Leo Benvenuti et Piero di Bernardi ; « En Russie » **Don Camillo monsignore ma non troppo (1961)** (1965) par Luigi Comencini ; « Don Camillo et les Contestataires » (1970) par Mario Camerini, suppléant Christian-Jaque ne voulant pas tourner sans Fernandel. Les deux comédiens sont à bout de forces physiques et le film sera interrompu puis – sur la pression des Lloyd's assureurs de la production - recommencé avec une autre équipe, Fernandel rendant son âme au Christ de Brescello en 1971 sans savoir ce qui se passe : Gastone Moschin interprète alors Don Camillo et comme Gino Cervi refuse de jouer Peppone sans Fernandel, on fait appel à Lioner Stander. Le mythe cinématographique s'effondre. Guareschi est mort en 1968. Gino Cervi s'éteindra en 1974.

Terence Hill (nom d'emprunt du cinéaste et comédien italien Mario Girotti) réalise un remake en 1987, s'accordant le rôle-titre. Malgré ses qualités d'acteur (« Le Guépard » dans un bon second rôle, des western germaniques inspirés des romans de Karl May, deux films allemands sur le mode burgonde inspirés des Niebelungen, les western-spaghetti de la série Trinità) et de metteur en scène parfois, ce film médiocre reste un naufrage cinématographique. Don Camillo en rollers avec des gamines dans son église... Le film est tourné à Cinecittà et dans un autre village, Pomponesco. On ne réinvente pas Fernandel et Gino Cervi, ni Brescello... Terence Hill n'était pas taillé pour gravir cet Everest. Mario Adorf et Brian Blessed joueront les rôles pour une médiocre série-télé de la BBC en treize épisodes durant les années 1980, « The Little World of Don Camillo ». Sans autre souvenir.

Les films répercutent peu ou prou sur l'écran les romans de Guareschi. Or, celui-ci pris au jeu se pique de jugements sur l'évolution de l'Eglise, notamment dans son dernier volume posthume où don Camillo est remplacé dans sa paroisse par un jeune prêtre « moderniste » et très Vatican II. Ici et dans plusieurs textes parus lors des années 1960 sur « Il Borghese », Guareschi prend position contre ces évolutions, d'une plume très conservatrice. Les traditionalistes diffuseront abondamment la pensée de Guareschi. Il aurait ainsi inventé l'expression « tavola calda » (répandue dans ces milieux) : self-service, table à repasser - pour désigner l'autel tourné vers les fidèles. « Je viens de sortir du pétrin de Concile et tu veux m'y faire rentrer », fait-il dire à Jésus parlant à don Camillo. Plus son âge avance, plus Guareschi explique que son don Camillo n'était pas l'expression, en fin de compte, d'un accord de

terrain entre Rome et Moscou, mais le témoin vigilant d'une Eglise militante et fidèle à ses pratiques anciennes. Une de ses suggestions se réalisera pourtant, quand il propose d'élire pape le cardinal Mindszenty ! Le Conclave ne sera pas loin de ce choix quelques années plus tard. Guareschi s'use. Il tente de recourir, sans grand génie, aux temps nouveaux. Don Camillo et Peppone ont-ils un message à délivrer aux « jeunes d'aujourd'hui » ? Ils sont d'une autre génération.

Quel rapport toutefois avec le Petit Monde bourguignon de don Camillo ?

Si le visage n'est pas celui de Fernandel, il en exprime toutes les mimiques. Enfant de Bormio (station de ski, thermes en haute Lombardie à deux pas de la Suisse), né en 1912, prêtre catholique ordonné en mai 1937, don Camillo Valota est chargé de la paroisse de Frontale (Sondalo) dans l'Alta Valtellina au Nord de l'Italie dont il est l'enfant.

Sa biographie est quelque peu complexe. Le récit qu'en donne Jean-Claude Delaygues (« Carnet d'un journaliste », Editions De Borée, 2006) ne correspond pas pleinement à d'autres relations. Selon cet auteur qui rapporte une conversation avec don Camillo Valota, il aurait été arrêté en 1943 sur l'île de Porquerolles. Là il aurait été dépouillé de sa soutane par les nazis et mis dans un train vers Paris. Il aurait profité de la halte du train à Dijon pour enfiler une soutane qu'il possédait dans ses bagages, aurait pris ainsi la fuite, aurait bénéficié de l'aide d'un cheminot dijonnais, serait passé en Suisse grâce à de faux papiers, aurait rejoint sa cure de Frontale, aurait facilité alors l'évasion de nombreux juifs et résistants italiens vers la Suisse, aurait alors été arrêté et envoyé à la prison San Vittore de Milan, avant sa déportation à Mauthausen et à Dachau, deux camps assez proches l'un de l'autre.

Sa biographie italienne, par exemple le journal local de Bormio à l'époque et de nombreuses notices biographiques, est un peu différente. Elle évoque une authentique activité de résistant à l'Italie fasciste et à l'Allemagne nazie au lendemain du 8 septembre 1943 alors qu'il est curé de Frontale, sa participation à la 2^{ème} brigade Stelvio des Partisans, un travail d'évasion de juifs et de résistants italiens vers la Suisse, son arrestation le 24 avril 1944 à Tirano et son envoi à la prison San Vittore de Milan puis au camp de concentration fasciste et nazi de Fossoli en Emilie-Romagne, sa déportation à Mauthausen, à mi-chemin entre Munich et Vienne. Si Dachau n'est pas confirmé, Mauthausen paraît sûr. Ces deux noms ont le même poids d'horreur. L'épisode Porquerolles/Dijon rapporté précédemment est-il vraisemblable ? Il a été certainement arrêté en avril 1944 en Italie, mais l'a-t-il déjà été en 1943 en France ? Pourquoi à Porquerolles ? Le Sud de la France obéit alors à un contrôle italien, mais les Italiens ne remettaient pas si facilement leurs captifs, surtout compatriotes et un prêtre de surcroît, aux Allemands. Le voyage vers le Nord de la France est crédible : pour le camp de Compiègne, notamment, d'où partent un grand nombre de déportés. Mais recherché et en fuite depuis 1943, don Camillo Valota aurait-il pu reprendre sa mission de curé dans la même paroisse pendant plusieurs mois, dans une région entièrement contrôlée par les Allemands ? Son autobiographie orale varie quelquefois au gré des entretiens : une arrestation est d'ailleurs citée dès 1942.

Selon le témoignage de don Camillo Valota, reproduit en France et plus rarement en Italie, Guareschi et lui se seraient liés d'amitié, ou en tout cas rencontrés à la prison de Milan ou au camp de Fossoli. Don Camillo aurait raconté à Guareschi ses difficultés avec le maire communiste de son village. Le fascisme autorisait-il en 1937 et les années suivantes un maire communiste à Frontale ? Cela paraît inconcevable. Toujours selon don Camillo Valota, ils se seraient retrouvés, l'Italie libérée, à Frontale/Sondalo près de Bormio, ce village de montagne qui retrouve alors son curé. Guareschi aurait habité en face de l'église. Ils auraient sympathisé à nouveau, « malgrado non fosse un buon cristiano »... Adapté en nouvelles et en romans, le

personnage de don Camillo viendrait de là. Guareschi n'a cependant pas été interné à la prison San Vittore de Milan, ni à Fossoli. Quant au reste, chi lo sa ? Je n'ai retrouvé aucun témoignage relatif à l'évasion vers la Suisse et l'Italie, depuis Dijon, de don Camillo Valota en 1943.

Quant à Peppone, surnom (pépin) de Giuseppe Bottazzi, il est conçu dans la plaine du Pô où se situent le film et le roman, sans lieu précis : le garagiste du village, inscrit au PCI, époux de Maria et père de quatre enfants. Peu instruit, il est l'âme locale du parti, dévouée à Staline. A coup sûr, un brave homme. Le personnage doit beaucoup, de façon sûre, à Giovanni Faraboli (1876-1953), maire de Fontanelle/Roccabianca en Emilie-Romagne, personnage haut en couleur ayant animé la jeunesse de Guareschi (il y est né un 1^{er} mai !), ardent syndicaliste de gauche et défenseur des paysans (témoignage de Guareschi sur « Candido », 7/1953). Lui aussi, statufié de nos jours dans son village, ressemble à Guareschi, à Gino Cervi et à Staline. Décidément... On parle encore d'un maire également pittoresque, le maire Enzo Carini. Même époque, même région.

Toute l'habileté de Guareschi, des équipes des tout premiers films est d'avoir su exprimer sur un mode jovial et profond, émouvant et sincère, la crise de l'Italie lors de ce tournant historique. A l'évidence, un chef-d'œuvre de simplicité et de force émotionnelle rendant les deux adversaires souvent complices et porteurs d'une même sympathie. Ce sont, en fait, deux « hommes d'appareils », montrant que sur le terrain on peut s'apprécier et se comprendre. Une grande leçon d'humanité. Le premier film de la saga est d'une qualité étonnante. Un demi-siècle plus tard, il n'a pas pris une ride. Tourné par un Français en Italie, il se situe néanmoins au niveau des grands cinéastes italiens de l'époque. Qu'en aurait fait un Rossellini, un De Sica ? On est loin du néo-réalisme tragique italien, ici proche de la bouffonnerie italienne classique. Duvivier s'accommode de tout et on sait qu'il réussit à reconstituer une atmosphère, à dessiner des personnages et à tracer une intrigue. Fernandel et Gino Cervi devenus grands amis éviteront dans leurs interviewes de prendre politiquement parti pour leurs personnages.

Don Camillo Valota, ce don Camillo bourguignon, est-il l'inspirateur de Guareschi ? Le plus probable ? Il le dira volontiers, mais on cite plus sûrement d'autres figures, notamment sur les deux DVD édités en France par Universal StudioCanal Vidéo en juin 2004. Les bonus de « Piccolo Mondo » comportent un téléfilm italo-suisse d'Angelo Rastelli (52 minutes) réalisé en 2000 : « A la recherche de Don Camillo et du Petit Monde de Giovanni Guareschi ». Don Ottorino Davighi, don Lamberto Torricelli (assez sûr en raison de liens familiaux), don Felice encore... Les enfants de Guareschi, des témoins survivants relatent leurs souvenirs. Il est clair que Guareschi a vécu entre Milan et plusieurs villages après la guerre, mais pas à Frontale/Sondalo, qui se situe en pays montagneux proche de la Suisse. Au reste, ce document détaillé ne cite pas une seule fois don Camillo Valota.

Sous la plume de Giampiero Moscato, le « Corriere della Sera » (13 avril 1994) titre : « Sono io il vero don Camillo », le cri de don Ottorino Davighi, âgé de 74 ans, lancé de Salsomaggiore son pays natal. Le journaliste poursuit : « Il suo racconto e' incerto »... Durant les années 1950, don Rino est en effet curé de Polesine en Bassa Padana (Gaspard Monge fut l'éphémère proconsul d'une Padanie napoléonienne). Et de raconter que Guareschi le visitait, s'en inspira... Le journaliste n'y porte pas foi. Les premières nouvelles de Guareschi sont antérieures aux années 1950, le premier roman paru en 1948, bien avant de telles rencontres. Cela dit, il est admis qu'il a pu contribuer au personnage en raison d'une figure connue et d'un tempérament analogue.

Le « Corriere della Sera » évoque don Davighi mais surtout don Alessandro Parenti, curé de Trepalle, prêtres pittoresques que connaissait Guareschi. Rastelli a interrogé de vieux amis de l'écrivain qui rapportent des anecdotes reprises par Guareschi : la procession, le match de foot, le revolver de don Camillo qui deviendra une mitraillette Sten dans le film, la présentation au balcon du bébé promu « fils du peuple », etc. Un autre article du « Corriere della Sera » (5 novembre 1998), une nécrologie de don Camillo Valota cette fois, semble indiquer la vérité : « Morte a Bormio don Camillo – Il suo nome ispirò Guareschi ». Il est donc assez célèbre pour susciter lors de son décès un article dans ce grand journal, où il est fait mention de Guareschi. En revanche, le rédacteur fournit des précisions et attribue seulement à don Valota le mérite d'avoir offert son nom au personnage. Ce qui est bien possible mais comment ?

Don Camillo Valota ? A Frontale/Sondalo, il est vrai et peu après la guerre, on le considère comme un « curé rouge », quasiment « communiste », et c'est la grande différence entre le vrai éventuel et l'imaginaire. Il a aussi confié ses souvenirs à Gianmarco Trussardi, un « Italien de Dijon » passionné d'histoire. « A peine arrivé à Sondalo, lui dit-il, j'ai bientôt compris que mes fidèles sortaient de l'église quand je commençais à prêcher. Au début, j'ai pensé que les hommes voulaient fumer une cigarette. Ils rentraient en effet dès la fin du sermon. Un jour, après un sermon sur l'esprit de liberté, sans qu'il soit fait allusion au communisme, je suis allé trouver, de maison en maison, tous ceux qui étaient sortis au moment du sermon. Je leur ai demandé s'ils avaient mal au foie ou à l'estomac... » Si ces propos sont probables, Guareschi a publié en 1949 son « Diario Clandestino » (Journal clandestin) pour la période 1943-1945 (non traduit en français – l'édition Bur Narrativa – Biblioteca Universale Rizzoli, Milan, 2004 comporte une très abondante bibliographie d'études sur Guareschi et son oeuvre). Je l'ai consulté. Il n'évoque aucun lien avec don Camillo Valota à cette époque.

J'ai consulté également le Club dei Ventitré qui réunit à Roncole Verdi (où Guareschi vécut à la fin de sa vie) les amis de l'écrivain autour de ses enfants Alberto et Carlotta, que j'ai interrogés. Ils disposent de toute l'information utile. Aucun témoignage ou document ne permet d'accréditer les propos de Don Camillo Valota. Deux ouvrages édités par Rizzoli à Milan portent sur les origines de la saga et ne font pas mention de Don Camillo Valota : « Don Camillo, Peppone e l'invenzione del vero » par Alessandro Gnocchi (1995) et « Le Lampade e la luce – Guareschi fede e umanità » par Giovanni Lugaresi (1996).

En 1948, avant le premier film de la série, mais à la parution en Italie (Editions Rizzoli à Milan) du premier volume de la série romanesque, les textes de « Candido » étant déjà bien connus dans le Nord de l'Italie, don Camillo Valota se porte volontaire pour s'occuper en France de la communauté italienne. L'Eglise de son pays accède aussitôt à son désir, heureuse de voir s'éloigner ce « curé de gauche » d'esprit indépendant. Sans doute le Vatican peut-il considérer que l'Eglise bénéficie ainsi d'une bonne image, populaire, si on en fait l'inspirateur de don Camillo. Le dialogue direct de don Camillo avec Jésus (qui le conseille sagement) pose néanmoins quelques difficultés théologiques... Ne s'agit-il pas, objectivement, de miracles constants ? Jamais le Ciel n'a autant entretenu un contact aussi direct et confiant avec un homme de robe italien au XX^{ème} siècle, fût-il Padre Pio.

Le Père Valota vit d'abord à Lyon, puis à partir de 1950 à Montceau-les-Mines où il est chargé, en Bourgogne, des Italiens d'Autun, Le Creusot et Montceau-les-Mines, de ceux de la Côte-d'Or, de ceux de l'Allier également (Montluçon). Cette communauté assez importante est en majorité composée d'ouvriers de l'industrie et du bâtiment, d'artisans, mais une nombreuse main d'œuvre agricole vient également d'Italie en Bourgogne durant les années 1950 (betterave, par exemple). Il vit à Montceau-les-Mines, parcourant souvent la région sur

son scooter Lambretta. Quelles que soient leurs opinions, ses paroissiens l'adorent. Il s'agit en effet, du moins à cette époque, du « communisme à l'italienne », celui que l'on voit dans le bassin carrier de Comblanchien. On vote communiste, mais les enfants sont baptisés et on se marie à l'église.

Quand il retourne en Italie, don Camillo Valota remet sa soutane. Encore doit-on préciser qu'en France il porte un strict habit de clergyman et une croix bien visible à sa boutonnière. Prêtre affirmé et hors normes, modeste, acceptant cette notoriété qu'il encourage quelque peu, reconnu ici comme un inspirateur de Guareschi, surtout sur son propre témoignage et grâce à son nom, il est drôle comme tout et prend volontiers la pose pour le photographe. Il imite à plaisir Fernandel dans « son personnage ». A coup sûr, il eût pu jouer son propre rôle !

Guareschi aurait beaucoup brodé s'il s'était vraiment inspiré de don Camillo Valota. Jamais dans les romans ou dans les films n'apparaît en effet le résistant-partisan, le déporté de Mauthausen. En revanche, don Camillo Valota aurait pu offrir, il est vrai et contre toute probabilité, l'idée de départ, ne serait-ce en effet que son prénom... Peppone étant un contre-jeu de fiction. Don Camillo est le personnage central, le rôle-titre, Peppone le faire-valoir qui reçoit les coups et Togliatti ne s'y trompera pas. De façon classique, Guareschi a créé deux figures opposées et en fin de compte complémentaires pour tout ce qui relève du social, de l'humain. Un couple historique parce que luttant à armes à peu près égales. Mais Peppone reçoit ses consignes de Moscou et des instances du P.C.I. à Rome, don Camillo de Jésus sans trop passer par sa hiérarchie, nuance ! Les dessins de Guareschi dans la première édition montrent un don Camillo angelot délicieux et un Peppone cornu comme le diable, gentil bon petit diable au demeurant mais armé d'une mitraillette à l'occasion... Si don Camillo était apparu de retour d'un camp de concentration, Peppone aurait été évidemment en situation d'infériorité. D'ailleurs, on se demande pourquoi don Camillo n'aurait pas fini par battre Peppone aux élections... Ce n'était pas inconcevable. Figure fondatrice de la Démocratie chrétienne, opposé au fascisme et exilé, don Luigi Sturzo (1871-1959) qui était prêtre fut auparavant en Sicile un élu de premier plan et après la guerre un sénateur de la République italienne. D'autres exemples existent dans ce pays, mais il fallait respecter l'équilibre entre ces deux idées de l'Italie, façonner ce duo emblématique. Il perdra beaucoup de sa saveur en s'éternisant ensuite sur des opus de complaisance, moins réussis. L'Histoire par ailleurs évoluait, modifiant peu à peu les possibilités d'exploiter ce thème. Don Camillo et Peppone se comprennent dans un contexte politique précis. Restent la merveilleuse atmosphère de la plaine du Pô au sortir de la guerre, la saveur indescriptible des personnages et des situations, un réel coup de génie. Le premier opus vaut Pagnol qui peut être comparé en effet à cette manière d'écrire, à cette mise en scène, à ce lien immédiat entre le roman et le cinéma. La canonisation de don Camillo ? Nul doute que Guareschi y pensera, tant ce modeste curé bénéficie de conversations divines. Le pas est toutefois difficile à franchir et il ne s'y risquera pas.

On réalise que Guareschi eût pu écrire un tout autre « Mondo Piccolo », faisant s'affronter un « curé rouge », il est vrai profondément religieux mais coloré dans ses manières, résistant et déporté, et ce classique maire communiste. Un tout autre livre... Plus complexe, et certainement inacceptable par les producteurs du premier film car il changeait de registre. Le premier roman évoque Peppone durant la Résistance, don Camillo patriote et gardant bonne mémoire des années noires. Le premier film signale un rappel de leurs luttes communes.

En octobre 1991, don Camillo Valota officier de l'ordre national de la République italienne, titulaire de la médaille d'honneur de la reconnaissance diocésaine (Autun) rentre au pays, dans son Bormio natal (maison de retraite Villa Sorriso). Il meurt à Côme le 2 novembre 1998, âgé de 86 ans. Don Camillo avait passé quarante-et-un ans au service d'Italiens devenus

Bourguignons, organisant des pèlerinages, célébrant des offices. Ses relations avec le clergé français avaient été longtemps assez restreintes. Il s'efforça de les rendre plus vivantes à partir de 1980 « non senza difficoltà »... Est-il, comme il l'a dit, l'inspirateur de don Camillo, au-delà de son propre prénom et d'un apostolat dans une région très différente de l'Italie du Nord ? C'est improbable. J'ai consulté le maire de Sondalo où don Camillo Valota aurait croisé le chemin de Guareschi. Il n'en subsiste aucun souvenir. L'écrivain a vécu en revanche sous le toit de don Alessandro Parenti quand il donnait corps à son personnage, mais en plaine du Pô. Au reste dans l'histoire, Mgr Candido (le titre du journal de Guareschi), archevêque de l'imaginaire Trebiglie, ne doit-il pas le nom de son siège épiscopal à Trepalle, la commune de don Alessandro ? On doit à Ivana Rossi une étude détaillée (« Nei dintorni di don Camillo », Rizzoli, Milan, 1994) sur les sources de la saga. En fait, il s'agit d'un personnage imaginaire, situé dans la plaine du Pô et non dans la Valtellina montagnaise, issu de plusieurs figures et de l'esprit de Guareschi. La légende du don Camillo bourguignon ne résiste pas à l'analyse. Cela se produit parfois lors d'une recherche ... hélas !

L'étonnant et délicieux bulletin paroissial de l'abbé Henri Delaborde, curé de Ladoix-Serrigny, Aloxe-Corton et Pernand-Vergelesses durant les années 1950 (« Le C.Q.P. » - le clocher qui penche) n'est pas sans rappeler la plume de Guareschi. Sur un ton très vif et coloré, dans le langage et la mentalité du pays, chaque numéro raconte une historiette, une fable locale comportant une morale. Cela fait causer au lavoir ! Les personnages en sont Grousset, vigneron ventru qui « ne voyait pas plus loin que le bout de sa chopine », et Mme Pacontent, furieuse contre tout. Une simple citation : « Vous aurez beau dire, conclut Grousset la main sur son tonneau, je ne vois pas quel rapport il y a entre vos bondieuseries et mon Corton 50 ! » Au-delà de cette chronique de Corton, très fine et à vrai dire sans exemple sur un bulletin paroissial, on peut dire qu'il y avait en le Père Delaborde – analysé par Claude Chapuis dans son livre « Corton » (Jacques Legrand, Paris, 1989) - quelque chose du « Piccolo Mondo »...

Tout à la fois don Camillo et Peppone, le chanoine Félix Kir ne nous rappelle-t-il pas, comme le disait Boileau, que le vrai peut ne pas être vraisemblable ? Au reste, faut-il attribuer un miracle de plus à don Camillo ? Inspirateur supposé de Peppone, parmi d'autres et plus sûrement Faraboli qui connut l'exil en France sous le fascisme, Enzo Carini ne passera-t-il pas du P.C.I. à la D.C. après les événements de Hongrie et son successeur s'appellera Bottazzi, comme Peppone... Cela ne s'invente pas.

Jean-François Bazin

